

Nouveau horizons Sous le signe de l'altérité

Élie Castiel

Number 212, March–April 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48700ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2001). Nouveau horizons : sous le signe de l'altérité. *Séquences*, (212), 26–26.

41^e Festival de Thessalonique | NOUVEAUX HORIZONS

Sous le signe de l'altérité



Phantom de João Pedro Rodrigues

Quels sont les critères qui font que certains films appartiennent au cinéma de demain ? Sont-ils d'ordre essentiellement technique, narratif ou thématique ? À en juger par la programmation de la 41^e édition du Festival de Thessalonique, nous sommes en mesure d'affirmer que ces critères englobent toutes les possibilités. De plus en plus, les genres se confondent, les différentes approches cinématographiques se multiplient, l'emploi de technologies avancées est de plus en plus fréquent, les récits n'ont jamais été aussi fragmentés, la notion du regard bouleverse nos habitudes. La nature même de l'acte de *spectature* prend une nouvelle tournure.

Déjà, dans ses films précédents, le Catalan Ventura Pons établissait des ruptures profondes dans la construction du récit. Dans *Morir (o no)*, il utilise ces mêmes cassures narratives en les multipliant davantage. Ici, le réalisateur montre une série de courtes histoires se concluant par la mort du personnage principal, pour ensuite leur donner une fin tout à fait inusitée. Et si, après tout, ces mêmes personnages finissaient par ne pas mourir ? Pons atteint ici une saine maturité illustrée par une mise en scène qui, malgré ses nombreuses libertés, demeure très contrôlée.

Au cours d'un été, Dani invite Nico chez lui, dans un endroit de villégiature, en l'absence de ses parents. Entre les deux adolescents, ce qui commence par une découverte de la sexualité se transforme en une relation homosexuelle, du moins pour l'un des deux. Ce qui frappe dans *Krámpack/Nico and Dani* (Espagne), de Cesc Gay, c'est avant tout cette volonté du réalisateur de ne pas émettre d'opinion sur le comportement des protagonistes. Le jeune réalisateur va encore plus loin lorsqu'il s'agit de mettre en évidence leurs rapports physiques. Qu'y a-t-il donc de nouveau dans son cinéma ? Simplement le fait de montrer l'éveil de deux jeunes adolescents à une sexualité différente. C'est déjà un risque énorme quand on pense que, du point de vue du récit, le film s'adresse à un large public.

Dans le cas de *Samia* (France), c'est par les éléments discursifs que Philippe Faucon impose un nouveau regard. Étudiante maghrébine, déjà femme, encore adolescente, Samia veut absolument rompre avec les conventions que lui imposent ses origines culturelles (séparation des femmes et des hommes pendant les

repas du Ramadan, possessivité et agressivité des mâles, passivité des femmes...). Ici, par contre, le parti pris est clair, incisif, intransigeant, sans compromis, alors que le réalisateur dénonce certaines institutions (le racisme organisé et parfois même non avoué). Il aura suffi d'une seule scène pour qu'on devine le climat ambiant. L'économie dans la mise en scène, la sobriété de l'interprétation et le discours enflammé font de ce film une des plus belles réussites du cinéma français en ce début de troisième millénaire.

Mais le nouveau cinéma est également un laboratoire pour expérimenter avec la notion d'espace. Sur ce point, parmi les films que nous avons pu visionner, deux d'entre eux témoignaient de cette particularité essentiellement esthétique. C'est le cas de *Eu tu, eles* (Brésil), d'Andrucha Waddington. Ici, le plan s'approprie le récit. Les personnages ne sont plus en contrôle des situations, mais plutôt absorbés par une caméra qui épie chacun de leurs gestes, de leurs moindres regards. L'espace qu'ils occupent n'est plus un simple décor, mais une sorte de vaste champ visuel qui les propulse dans des sphères insoupçonnées.

Comme tout festival qui se respecte, il fallait que celui de Thessalonique présente lui aussi son *film-scandale*. Il s'agit de *O Fantasma/Phantom* (Portugal), déjà auréolé de son parfum d'immoralité lors de sa présentation au dernier Festival de Venise. Le film de João Pedro Rodrigues est l'archétype de ce qui peut également être considéré comme *nouveau* cinéma, pour la simple raison qu'il remet en question notre notion du regard. Le film dérange, ébranle nos facultés de concentration. Il s'agit d'un film corrosif d'une extraordinaire puissance visuelle. L'existence de Sergio, jeune éboueur de Lisbonne, est absorbée par un désir sexuel qui dépasse les normes de ladite *normalité*. Ce n'est pas le fait qu'il soit homosexuel qui est mis en cause, mais plutôt les rapports fétichistes qu'il entretient régulièrement avec des amants de passage, des inconnus. Jamais atmosphère n'a été aussi glauque et fascinante à la fois. Disciple de Genet et de Pasolini, Rodrigues a construit une fable urbaine sur l'incommunicabilité, le désespoir et particulièrement sur les apparences d'un monde qui ne se prend plus au sérieux.

Élie Castiel